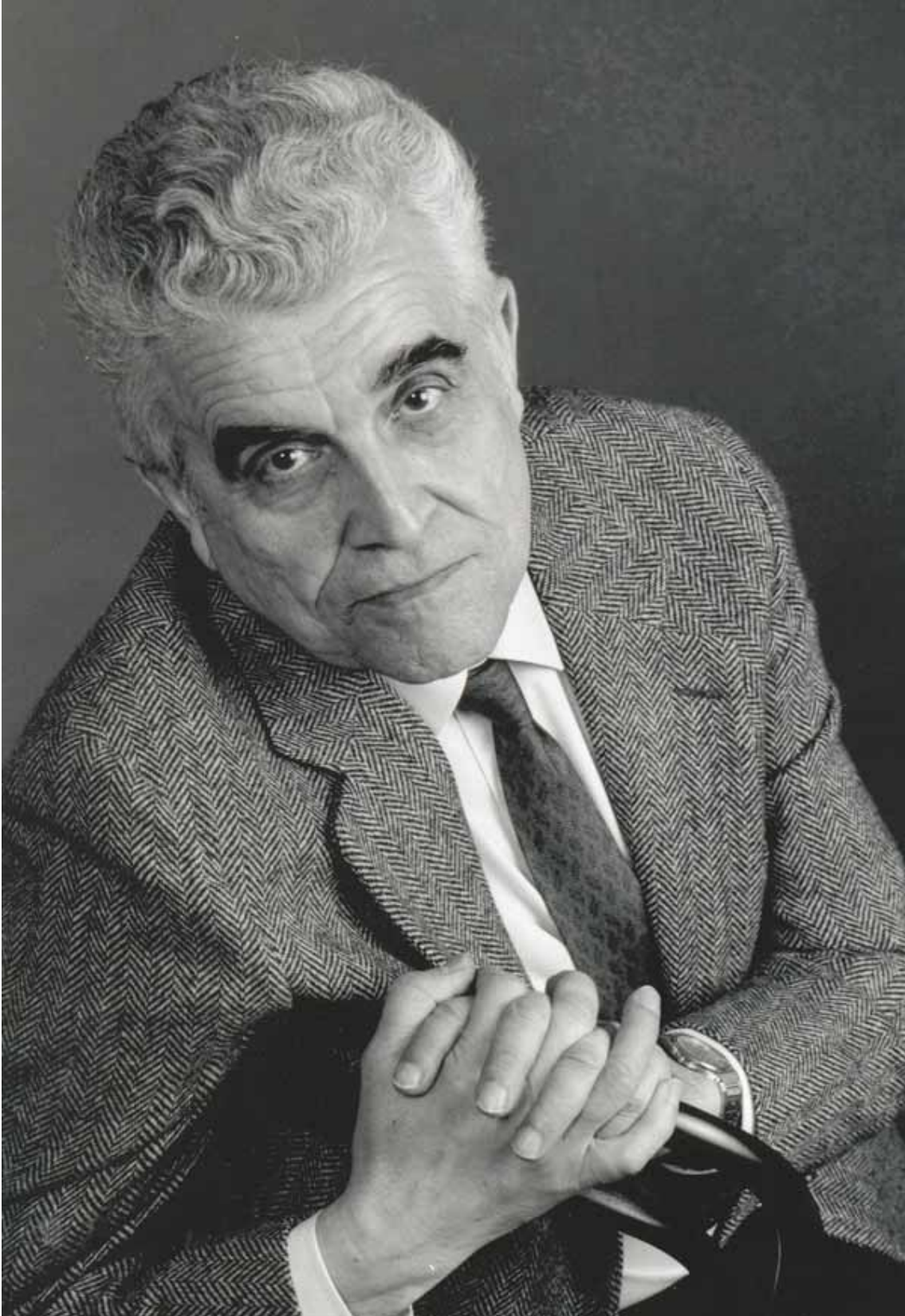


2. Le « Bouc émissaire » (René Girard)



INTRODUCTION

Tout le monde sait grosso modo ce qu'est un « bouc émissaire » : c'est une personne sur laquelle on fait retomber les torts des autres. Le bouc émissaire (synonyme approximatif : souffre-douleur) est un individu innocent sur lequel va s'acharner un groupe social pour s'exonérer de sa propre faute ou masquer son échec. Souvent faible ou dans l'incapacité de se rebeller, la victime endosse sans protester la responsabilité collective qu'on lui impute, acceptant comme on dit de « porter le chapeau ». Il y a dans l'Histoire des boucs émissaires célèbres. Dreyfus par exemple a joué ce rôle dans l'Affaire à laquelle il a été mêlé de force : on a fait rejaillir sur sa seule personne toute la haine qu'on éprouvait pour le peuple juif : c'était le « coupable idéal »... Ainsi le bouc émissaire est une « victime expiatoire », une personne qui paye pour toutes les autres : l'injustice étant à la base de cette élection/désignation, on ne souhaite à personne d'être pris pour le bouc émissaire d'un groupe social, quel qu'il soit (peuple, ethnie, entreprise, école, équipe, famille, secte).

Cette expression, employée le plus souvent au sens figuré, trouve sa source dans un rite de la religion hébraïque : dans la Bible (Lévitique) on peut lire que le prêtre d'Israël posait ses deux mains sur la tête d'un bouc. De cette manière, on pensait que tous les péchés commis par les juifs étaient transmis à l'animal. Celui-ci était ensuite chassé dans le désert d'Azazel (= traduit fautivement par « émissaire ») pour tenir les péchés à distance. Ce bouc n'avait rien fait de mal, il était choisi au hasard pour porter le blâme de tous afin que ces derniers soient dégagés de toute accusation. On voit par là que le sens figuré est relativement proche du sens religieux d'origine, axés tous deux sur l'idée d'expiation par l'ostracisation d'un individu jouant en quelque sorte le rôle de « fusible » (bête ou homme).

Avec René Girard (né en 1923), le bouc émissaire, cesse d'être une simple expression pour devenir un concept à part entière. La théorie du Bouc Emissaire est un système interprétatif global, une théorie unitaire visant à expliquer le fonctionnement et le développement des sociétés humaines. La réflexion de René Girard s'origine dans un étonnement, qui prend la forme de deux questions successives. 1. D'où naît la violence dans les sociétés humaines, quel en est le ressort fondamental ? 2. D'où vient que cette violence ne les dévaste pas ? Comment parviennent-elles à se développer malgré elle ? Autrement dit : quel mécanisme mystérieux permet aux sociétés humaines archaïques, enclines à l'autodestruction, de se développer *quand même* (la logique voudrait en effet qu'elles aient disparu depuis longtemps). A cette question, René Girard apporte une réponse univoque, martelée depuis des décennies dans plusieurs de ses livres, notamment *La Violence et le Sacré*, et *Des Choses cachées depuis la fondation du Monde* : le mécanisme du bouc émissaire....

Le désir mimétique

La théorie du bouc émissaire est adossée à une autre théorie qui lui sert de support : à l'origine de toute violence, explique René Girard, il y a le « désir mimétique », c'est-à-dire le désir d'imiter ce que l'Autre désire, de posséder ce que possède autrui, non que cette chose soit précieuse en soi, ou intéressante, mais le fait même qu'elle soit possédée par un autre la rend désirable, irrésistible, au point de déclencher des pulsions violentes pour son appropriation. La théorie mimétique du désir postule en effet que tout désir est une imitation (*mimésis*) du désir de l'autre. Girard prend ici le contre-pied de la croyance romantique selon laquelle le désir serait singulier, unique, imitable. Le sujet désirant a l'illusion que son désir est motivé par l'objet de son désir (une belle femme, un objet rare) mais en réalité son désir est suscité, fondamentalement, par un modèle (présent ou absent) qu'il jalouse, *envie*. Contrairement à une idée reçue, *nous ne savons pas ce que nous désirons*, nous ne savons pas sur quoi, sur quel objet (quelle femme, quelle nourriture, quel territoire) porter notre désir – ce n'est qu'après coup, rétrospectivement, que nous donnons un sens à notre choix en le faisant passer pour un choix voulu (« je t'ai choisi(e) entre mille ») alors qu'il n'en est rien – mais dès l'instant qu'un Autre a fixé son attention sur un objet, aussi quelconque soit-il, alors cet objet (que nul ne regardait jusqu'alors) devient un objet de convoitise qui efface tous les autres !

En clair, le désir n'est pas direct, mais indirect (ou *médié*), entre le sujet et l'objet : il fonctionne de manière triangulaire en ce sens qu'il passe par un modèle (ou médiateur). L'exemple que donne Girard pour illustrer sa théorie est celui des enfants qui se disputent des jouets en quantité suffisante. Cet exemple montre de manière édifiante qu'on ne désire pas une chose pour ce qu'elle est (sa valeur propre) mais pour ce qu'elle représente aux yeux de l'autre (un objet de désir). Les cas de « désir mimétique » sont nombreux dans la littérature. Don Quichotte, par exemple, ne désire pas *être* un chevalier, il ne fait qu'*imiter* Amadis de Gaule, et tous les autres chevaliers qu'il a lus dans les livres. La médiation est ici littéraire. Don Quichotte est une victime d'autant plus spectaculaire du désir mimétique qu'il désire – c'est la source du comique cervantésien – une chose absurde : être chevaleresque dans un monde déféodalisé. Dans l'univers publicitaire qui est le nôtre, le mécanisme mimétique fonctionne aussi à plein. Les consommateurs ne désirent pas une marchandise parce qu'elle est utile, nécessaire ou aimable, mais parce qu'elle est convoitée, ou supposée l'être, par un tiers (star de cinéma, ami ou groupe d'amis). Le consumérisme moderne est un désir « selon l'autre », quand bien même il nous donne l'illusion de faire un choix personnel, voire unique. La mode et la publicité jouent à plein sur le désir mimétique, raison pour laquelle elles connaissent du succès, alors que ce succès ne repose objectivement sur aucune base rationnelle (beauté, robustesse, originalité de l'objet).

Du désir mimétique à la violence généralisée

Le désir mimétique serait bien innocent s'il ne débouchait sur des conflits en chaîne, et à terme sur la violence généralisée. Que se passe-t-il en effet quand deux individus (ou plus) désirent la même chose ? Ils se battent, voire s'entretuent, pour l'obtenir. Pour René Girard, le désir mimétique, en mettant en concurrence le sujet désirant et son modèle fait naître une rivalité meurtrière. L'objet désiré n'étant généralement pas partageable (pensons au jugement de Salomon : peut-on partager en deux un bébé que deux femmes revendiquent comme le leur ?), le modèle devient nécessairement un obstacle pour le sujet désirant, autrement dit une figure à abattre. C'est ici que la thématique du désir, via le mécanisme de la rivalité, rejoint celle de la violence... Son recours étant, on l'aura compris, le seul moyen de satisfaire le désir mimétique.

Prenons un exemple. Shakespeare écrit dans ses *Sonnets* : « Tu l'aimes, toi, car tu sais que je l'aime. » On voit bien ici que l'amour qu'éprouve le destinataire du poème (« tu ») est motivé avant tout (« car ») par l'amour qu'éprouve Shakespeare et non par l'objet lui-même de cet amour. Tu l'aimes « toi », insiste le poète, de manière mimétique, alors que moi je l'aime de manière authentique. Nous sommes bien dans le cas de figure du jouet sans valeur que se disputent deux enfants, dont l'issue est bien connue : chamaillerie, cris, crêpage de chignon, et... intervention des adultes, pour séparer les belligérants. Mais que se passe-t-il quand, dans la même situation de rivalité, deux adultes se disputent un objet ? Sans l'intervention providentielle d'un tiers situé au-dessus de la mêlée (Dieu ?), les adultes vont jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'élimination du rival, obstacle insupportable à la réalisation de leur désir. Les faits divers et les romans (pensons au *Rouge et le Noir* de Stendhal : Julien Sorel y désire *triangulairement* Madame de Rênal) sont remplis de crimes passionnels, motivés à l'origine par un désir mimétique, quoique ces motivations, comme l'explique René Girard, soient toujours dissimulées par le criminel derrière l'idée fallacieuse que son désir est légitime, car premier :

Seul l'être qui nous empêche de satisfaire un désir qu'il nous a lui-même suggéré est vraiment objet de haine. Celui qui hait se hait d'abord lui-même en raison de l'admiration secrète que recèle sa haine. Afin de cacher aux autres, et de se cacher à lui-même, cette admiration éperdue, il ne veut plus voir qu'un obstacle dans son médiateur. Le rôle secondaire de ce médiateur passe donc au premier plan et dissimule le rôle primordial de modèle religieusement imité. Dans la querelle qui l'oppose à son rival, le sujet intervertit l'ordre logique et chronologique des désirs afin de dissimuler son imitation. Il affirme que son propre désir est antérieur à celui de son rival ; ce n'est donc jamais lui, à l'entendre, qui est responsable de la rivalité : c'est le médiateur.

Pour masquer sa brutalité, le sujet mimétique n'hésite pas à ruser avec son désir, c'est-à-dire à faire passer le modèle pour l'imitateur...

Cette violence serait soutenable socialement (maintien de la paix civile), si elle demeurait le propre de quelques individus isolés. Or, ce qui la rend éminemment dangereuse, nous dit Girard, c'est qu'elle est contagieuse. Le désir mimétique se propage à la société tout entière, par effet « boule de neige » : si deux individus désirent la même chose il y en aura bientôt un troisième, un quatrième, et ainsi de suite. Rapidement – à la vitesse d'une traînée de poudre –, le conflit mimétique se transforme en antagonisme généralisé. Un fait divers récent illustre exemplairement cette propagation du désir mimétique, avec son corollaire agonistique de la « guerre de tous contre tous » (Hobbes). « Gaz lacrymogènes, bagarres, échauffourées violentes, arrestations musclées, lit-on dans *Le Monde.fr* du 25 décembre 2012, telle était l'ambiance apocalyptique dans laquelle plusieurs magasins américains ont ouvert pour la sortie des dernières paires de baskets *Nike* créées pour l'ancien basketteur Mickael Jordan : [...] des milliers de personnes se sont ainsi rassemblées très tôt ce vendredi, parfois dès deux heures du matin, pour figurer parmi les chanceux se procurant les 150 paires seulement disponibles ; [...], la même scène s'est déroulée un peu partout aux États-Unis, conduisant notamment à plusieurs arrestations à Atlanta, des personnes légèrement blessées, à la suite de piétinements à l'entrée du magasin ou encore une mère abandonnant ses deux enfants de 2 et 5 ans dans la voiture en pleine nuit. Dans la banlieue de Seattle, Avant l'ouverture, la foule avait déjà enfoncé deux portes. Des bagarres ont commencé à éclater, des bousculades, certaines personnes essayaient de couper la file d'attente. Les officiers ont utilisé du gaz incapacitant pour interrompre certaines bagarres. » Aucune de ces personnes n'avait *besoin*, à strictement parler, de ces chaussures, pourtant toutes se sont battues, presque au risque de leur vie, pour se les approprier. Telle est l'implacable loi du désir mimétique lorsqu'elle s'applique à grande échelle : son escalade conduit à la destruction sociale généralisée. Pire, la violence engendre la violence, dans une chaîne infinie, sous l'empire du mécanisme de la vengeance. « Chaque fois qu'elle surgit en un point quelconque d'une communauté elle tend à s'étendre et à gagner l'ensemble du corps social. » (*La Violence et le Sacré*). De crimes en représailles (regardons comment les bandes de la Mafia s'autodétruisent), la vengeance menace la société d'éclatement. La loi du Talion, (« œil pour œil, dent pour dent »), qui répond à la violence par une violence égale, et non supérieure, limite certes son risque d'extension et d'escalade, mais ne l'arrête pas. La spirale de la violence est en principe, dans les sociétés primitive où n'existe pas la Justice, incoercible. Le cycle de la violence réciproque est littéralement infernal : elle l'était dans la Grèce antique (voir les Atrides) elle l'est encore dans certains pays où dominent la loi du Talion ou l'usage de la Vengeance (au Mexique dans les Cartels de la drogue, dans la Mafia corse, ou sicilienne).

Le bouc émissaire, rempart contre la violence

Et pourtant, force est de constater que la société a survécu à cette loi effroyable, que les peuples de la terre ont surmonté tant bien que mal le phénomène. Pourquoi ? se demande Girard. Comment se fait-il que le désir mimétique, dont la puissance de nuisance est universellement prouvée (voir *Mensonge romantique et Vérité romanesque*) ne nous ait pas dévasté totalement ? Comment les sociétés sont-elles parvenues à trouver un antidote à ce poison ? C'est ici qu'intervient la deuxième intuition de Girard, consistant à relier l'apparition du sacré avec le problème de la violence (d'où le titre de son livre majeur : *La Violence et le Sacré*). L'anthropologue observe en effet, à partir d'une lecture attentive des mythes ancestraux (de toutes origines), que ces mythes nous racontent la même histoire, à savoir la conjuration, ou plutôt la *neutralisation* de la violence (cette épée de Damoclès qui plane sur l'Humanité) par le sacrifice d'une victime, appelée « bouc émissaire ».

Là encore, pour résoudre l'énigme, Girard renverse une idée unanimement reçue dans la communauté scientifique et a fortiori dans le grand public, le préjugé selon lequel le sacrifice « religieux » (égorger un animal ou un être humain) serait destiné à calmer la colère des Dieux (chez les Grecs), ou à tester la foi des croyants (on pense au sacrifice d'Isaac par Abraham interrompu in extremis par un ange descendu du Ciel). Aux yeux du philosophe, le sacrifice n'est pas une affaire religieuse mais une affaire *humaine*. Si les hommes vont jusqu'à tuer l'un de leurs semblables, ce n'est pas pour faire plaisir aux dieux, mais pour mettre fin à l'hémorragie de violence qui frappe le groupe, et partant le menace d'extinction. En proie à une violence meurtrière, la société primitive se choisit spontanément, *instinctuellement*, une victime, qui jouera le rôle à la fois de pansement et de paratonnerre. De pansement, parce qu'elle va recueillir en sa seule personne toute l'agressivité diffuse et soigner le mal ; de paratonnerre parce qu'elle sera remobilisée, sous forme symbolique, chaque fois que la communauté replongera dans la violence. Ainsi se met en place, selon Girard, le rite du bouc émissaire, dont la vertu première est de transformer le « tous contre tous » en « tous contre un ». Le bouc émissaire humain n'est pas tiré au hasard ; c'est un personnage que ses qualités victimaires prédisposent à occuper la fonction de bouc émissaire. Afin d'expulser cette violence intestine, le bouc émissaire doit en effet correspondre à certains critères. Premièrement, il faut que la victime soit à la fois assez distante du groupe pour pouvoir être sacrifiée sans que chacun se sente visé par cette brutalité et en même temps assez proche pour qu'un lien cathartique puisse s'établir (on ne peut expulser que le mal qui est en nous...). Aussi, le véritable bouc émissaire de la tradition hébraïque est à la fois différent par sa qualité d'animal et semblable par son caractère domestiqué. Deuxièmement, il faut que le groupe ignore que la victime est innocente sous peine de neutraliser les effets du processus. Troisièmement, le bouc émissaire présente souvent des qualités extrêmes : richesse ou pauvreté, beauté ou laideur, vice ou vertu, force ou faiblesse. Enfin, la victime doit être en partie consentante afin de transformer le délire de persécution en vérité

consensuelle. Dans les mythes, c'est souvent un prisonnier de guerre, un esclave, un enfant informe, un mendiant...

Le sacrifice du bouc émissaire permet donc à la fois de libérer l'agressivité collective (exutoire) et de ressouder la communauté autour de la paix retrouvée (pacte). Dans l'optique girardienne, le rite sacrificiel est donc une violence ponctuelle et légale dont la fonction est d'opérer une *catharsis* des pulsions mauvaises sur une victime indifférente à la communauté parce que marginale. Ainsi, se produit, aux dépens d'un être innocent, une sorte de solidarité dans le crime, qu'on retrouve dans les scènes de lynchage dans l'Histoire (pogrome, lapidations, etc.) ou dans la fiction (*La Nuit du Chasseur*¹, *M. le Maudit*²). Le bouc émissaire permet par ailleurs d'expliquer l'émergence du Sacré, car, par un retournement paradoxal, la victime se voit *divinisée* pour avoir ramené la paix. La victime gît devant le groupe, apparaissant tout à la fois comme la responsable de la crise et l'auteur de ce miracle de la sérénité retrouvée. Elle devient sacrée, c'est-à-dire porteuse du pouvoir prodigieux de déchaîner la crise comme de ramener la paix. En reliant le mécanisme du bouc émissaire à celui du rite sacrificiel, René Girard rend compte ni plus ni moins que de la genèse du religieux archaïque.

Le problème de ce mécanisme régulateur de la violence est cependant son caractère temporaire. En effet, la violence endémique générée par le désir se fait, tôt ou tard, ressentir. Pour contenir la violence, et l'empêcher de ressurgir, il faut trouver un nouveau bouc émissaire. Solution au coût (humain) exorbitant, à laquelle les premières sociétés ont remédié en substituant progressivement des simulacres aux victimes humaines : ainsi seraient nés les rites des religions primitives vivantes : le sacrifice d'un animal permet d'apaiser symboliquement les pulsions agressives, par ce subterfuge (l'animal est substitué à la « cible » humaine), les membres de la communauté sont préservés, la paix est maintenue à ce prix... A chaque crise mimétique, la société répond par des sacrifices symboliques, fortement ritualisés, censés rétablir magiquement l'ordre. C'est ce qui fait dire à René Girard, dans une formule fulgurante : « *Le sacré, c'est la violence.* » Le sacré est en effet indissociable de la violence, en ce sens qu'il *naît de lui*, tout du moins de la volonté des hommes de l'éradiquer.

Relecture du mythe d'Œdipe

Cette approche révolutionnaire du rite religieux – révolutionnaire parce qu'elle fait découler le sacré du profane – ouvre sur une réinterprétation du

¹ *La Nuit du chasseur* (titre original : *The Night of the Hunter*) est un film américain réalisé par Charles Laughton en 1955. Le pasteur Harry Powell, le méchant persécuteur d'enfants, est lynché par les « bons » américains.

² *M le maudit* (*M – Eine Stadt sucht einen Mörder*) est un film allemand réalisé par Fritz Lang, sorti en 1931. Un meurtrier d'enfant jette les habitants d'une grande ville allemande dans la terreur et l'hystérie si bien que la police et même la pègre, tous alliés contre lui, se mettent toutes les deux à sa poursuite.

fameux mythe d'Œdipe³. Là encore, le philosophe prend le contre-pied de tout le monde. Rappelons en deux mots l'histoire : un oracle prédit au roi de Thèbes, Laïos, que s'il a un fils, celui-ci tuera son père et épousera sa mère, Jocaste. Quand Œdipe naît, Laïos l'abandonne. Mais des bergers le recueillent et le portent au roi de Corinthe, Polybe, qui l'élève. Adulte, Œdipe consulte l'oracle de Delphes qui lui conseille de ne pas retourner dans son pays s'il ne veut pas tuer son père et épouser sa mère. Il se dirige donc vers la Béotie, mais à un carrefour, il tue un vieillard, qui se révèle être son père. Plus tard, pour avoir débarrassé la ville de Thèbes du Sphinx (en résolvant l'énigme), on le fait roi, de sorte qu'il épouse sa mère, Jocaste, à son insu. Une peste s'abat sur la ville. La Pythie annonce que la maladie persistera tant que le meurtrier de Laïos ne se sera pas dénoncé. Œdipe mène l'enquête lui-même et découvre, horrifié, qu'il est le coupable. Pour se punir de son aveuglement, Œdipe se crève les yeux ; on le chasse de Thèbes.

Généralement, les exégètes adoptent spontanément le point de vue du narrateur (Sophocle), en rendant Œdipe responsable de la calamité qui s'abat sur la ville. C'est, nous explique-t-on, *parce qu'il* a tué son père et couché avec sa mère que la peste décime les thébains, aussi n'est-ce que justice que le coupable, une fois découvert, soit banni de la communauté. Faux, écrit Girard, car Œdipe n'est en réalité qu'un bouc émissaire, un homme auquel on fait endosser, *sans raison valable*, la responsabilité de l'épidémie qui frappe la cité. La peste n'a aucun lien de cause à effet avec les « crimes » de son roi, crimes qui, du reste, d'après Girard, ne sont que des bruits son fondement : en somme, Œdipe est victime d'une mystification : des rumeurs courent sur son compte (le parricide, l'inceste) mais ce ne sont que des affabulations, des prétextes pour exposer le roi à la vindicte populaire. Ce que raconte le mythe d'Œdipe n'est donc pas la punition d'un coupable, mais au contraire la persécution d'un innocent, l'histoire scandaleuse d'un lynchage collectif. Bref, au lieu d'en faire un Monstre qui se repend, Girard en fait un Martyr à qui l'on ment. Comme tous les boucs émissaires, Œdipe se soumet en effet au verdict de la foule. René Girard en déduit, au plan général, que l'adhésion de l'accusé au processus qui l'élimine (ex : pression policière pour obtenir des aveux) n'est en aucun cas le signe, et encore moins la preuve de sa culpabilité. Au lieu de se révolter contre cette accusation sans fondement, Œdipe l'accepte docilement ; ce faisant, il renforce le mécanisme du bouc émissaire, qui a certes l'avantage de stopper le cycle de la violence, mais l'inconvénient d'alimenter l'injustice par le sacrifice d'un innocent. Si l'on regarde les choses d'un point de vue pragmatique, ce système est d'une grande efficacité ; au point de vue moral, en revanche, il est scandaleux. Le mécanisme du bouc émissaire est en effet basé sur un mensonge collectif (ou déni de réalité), qui est reconduit d'autant plus aisément qu'il *arrange* la communauté. Tout le monde a intérêt à entretenir le mythe de la résolution surnaturelle et irrationnelle de la violence par la

³ *Œdipe roi* (en grec ancien *Οἰδίπους τύραννος* / *Oidípous Týrannos*, en latin *Œdipus Rex*) est une tragédie grecque de Sophocle, entre 430 et 415 avant J.-C.

désignation arbitraire d'une victime émissaire. On ne voit pas, dans ces conditions, pour quelles raisons ce phénomène ne durerait pas éternellement... Heureusement, il se trouve quelqu'un pour dénoncer ce mensonge, et ce quelqu'un, d'après Girard, c'est Jésus Christ !

L'Évangile : la vérité sur le bouc émissaire

René Girard considère le Nouveau Testament comme un événement capital de l'histoire de l'Humanité, non pas parce qu'il marque la naissance d'une nouvelle religion (le Christianisme) mais parce qu'il met fin au scandale de la culpabilité du bouc émissaire. Jusqu'alors toutes les victimes émissaires acceptaient de se sacrifier au nom de leurs fautes ou de leurs défauts (tares). Mais voici que le Christ met un coup d'arrêt à cette logique, en jetant une lumière crue sur le mécanisme mystificateur du bouc émissaire. Non que le Sauveur refuse d'assumer son rôle de bouc émissaire, au contraire, il se laisse torturer sans protester et crucifier *comme s'il était coupable*, mais à la différence des autres victimes émissaires, il clame haut et fort son innocence. Jésus se présente ouvertement comme l'agneau de Dieu qu'on sacrifie sur l'autel de la violence collective (il prend sur lui « tous les péchés du monde »), sauf que sa démarche a un tout autre sens que celle des boucs émissaires classiques qui subissaient leur sort, dans la mesure où elle est annoncée comme l'*ultime sacrifice*, après lequel devrait régner l'ordre et la paix. En dévoilant le mécanisme caché (depuis la fondation du monde) du bouc émissaire, à savoir que la victime est sacrifiée non par ce qu'elle est coupable (alibi grossier), mais parce qu'*il faut un coupable*, l'Évangile rend impossible son recours ultérieur. Désormais, la société devra trouver d'autres remèdes pour exorciser la violence (en l'occurrence elle s'appuiera sur le message évangélique de la non-violence). Si le Nouveau Testament marque un tournant majeur dans l'histoire de l'humanité, c'est que la gestion de la violence, à partir de cette date, prend un aspect tout différent. L'une des conséquences inattendues de cette révélation du « pot aux roses » du bouc émissaire, c'est que le monde, privé de sa solution préférée, devient, selon Girard, de plus en plus violent, et cela bien que les formes de civilisations ne cessent d'évoluer pour contenir, dans les deux sens du terme, cette violence.

René Girard se montre en effet très pessimiste sur l'évolution de l'Humanité, à partir du moment où elle se prive de la possibilité d'user de la carte victimaire. L'efficacité du bouc émissaire reposait en effet sur la méconnaissance/ignorance du phénomène de la part de ses usagers : les peuples ancestraux croyaient sincèrement qu'il *suffisait* de sacrifier une victime, ou d'accomplir un rite symbolique équivalent, pour régler les conflits. À partir du moment où les peuples ont perdu cette foi, ils doivent inventer des solutions alternatives, soit recourir à l'Évangile et sa morale naïve de la non-violence (l'amour du Prochain), soit se tourner vers la Justice et son droit compliqué (proportionnalité des peines au crime commis). Or, nous dit René Girard, il n'est pas sûr que les communautés puissent se passer de la fonction

régulatrice du bouc émissaire : force est d'observer que les sociétés modernes, dans les périodes de forte crise mimétique, y ont recours, tout se passant comme si elles avaient *oublié* qu'elle était un procédé barbare et irrationnel. Dans l'entre deux guerres par exemple, l'Allemagne, frappée par une crise économique grave, est animées de tensions sociales extrêmes et de débordements de violence qui mènent le pays au bord de la guerre civile. Or cette violence intestine va se trouver spontanément redirigée vers des boucs émissaires tels que les homosexuels, les communistes, les Tsiganes et vers les Juifs. La propagande – ce travail de sape de la connaissance, cet apprentissage de l'ignorance – se chargera pour sa part de conforter la population allemande dans l'idée que les Juifs ne peuvent pas, par définition, être innocents, ouvrant grand la porte à la tragédie de la *Shoah*. En dehors de ces cas exceptionnels, le fait que nos sociétés ne soient plus protégées par le mécanisme victimaire constitue paradoxalement un danger majeur, car, sauf à convertir la population entière à l'amour chrétien (idée illusoire), il n'existe désormais plus aucun frein à la violence. Dans son dernier ouvrage, *Achever Clausewitz* (2007), Henri Girard va jusqu'à nous promettre l'apocalypse. On aimerait que l'avenir lui donne tort, mais l'explosion de violence à laquelle on assiste sur toute la planète semble hélas aller dans son sens.

CONCLUSION

La théorie du bouc émissaire serait-elle trop belle pour être vraie ? Le fait est qu'elle est séduisante, et même fascinante, en ce qu'elle fournit une clé de compréhension simple et efficace pour des problèmes fort complexes. Avec Girard, tout devient lumineux : la question du *désir* (régulée via le principe du mimétisme), la question de la *violence* (résolue par l'intervention du mécanisme victimaire), la question enfin de l'apparition du *sacré* (expliquée par les pouvoirs miraculeux attribués à la Victime). Il n'a évidemment pas manqué de spécialistes de chacune des disciplines dont Girard s'est emparé sans prévenir pour contester les thèses du philosophe : jusqu'à ces dernières années sa pensée était très discutée, voire contestée par ses confrères, mais peu à peu elle s'est imposée ; elle fait désormais partie du paysage intellectuel. Le désir mimétique, la théorie du bouc émissaire, sont cités dans les travaux d'anthropologie⁴.

Le système girardien présente néanmoins, sinon des failles, quelques zones d'ombre. Le principal reproche qu'on pourrait lui faire, c'est de ne pas laisser de place à la singularité, à la différence, à la complexité. Soucieux avant tout de faire triompher sa théorie, Girard généralise sans nuance, parfois à outrance. N'existe-t-il pas des sacrifices qui n'entrent pas dans la logique du bouc émissaire (les sacrifices d'offrandes) ? Ne peut-on pas trouver des peuplades qui usent du bouc émissaire sans sacrifier ce dernier (ex : les aborigènes d'Australie qui ignorent les dieux). La théorie est aussi fragile à la base, en ce sens qu'elle s'appuie sur une conception du désir qui écarte toute

⁴ La consécration du philosophe a eu lieu récemment, en 2005, avec son élection à l'Académie.

dimension pulsionnelle (vouloir instinctivement une chose pour elle-même). Le désir, pour Girard, n'est *que* mimétique, c'est-à-dire un processus cérébral. Or, peut-on faire l'économie de la libido dans les rapports humains ? Ne peut-on pas penser que la difficulté d'assouvir son désir est autant sinon plus génératrice de violence que la rivalité mimétique ? Enfin n'est-ce pas accorder une importance exagérée au message évangélique que d'en faire le seul et unique texte à dire la Vérité sur le mécanisme victimaire ?

Reste que, en dépit de son caractère totalisant (une seule explication pour tout !) cette théorie est particulièrement bienvenue aujourd'hui pour expliquer ce qui nous arrive, à savoir la prolifération du désir consumériste, la résurgence de la violence en contexte civilisationnel, le processus de désignation du coupable (l'immigré, l'étranger, etc.), la recherche effrénée de spiritualité. La pensée de Girard n'a pas perdu de son efficacité car, contrairement aux apparences, ce qu'il y a de primitif en chaque homme n'est pas éradiqué et peut ressurgir à tout moment, surtout en temps de crise. Grâce à cette pensée originale, nous sommes donc en mesure de mieux comprendre conjointement la nature biaisée de notre désir, les causes profondes de notre violence, et notre aspiration instinctive au sacré.

Bibliographie

- Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961.
La violence et le sacré, Paris, Grasset, 1972.
Critique dans un souterrain, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976.
Des choses cachées depuis la fondation du monde, Paris, Grasset, 1978.
Le bouc émissaire, Paris, Grasset, 1982.
La route antique des hommes pervers, Paris, Grasset, 1985.
Shakespeare, les feux de l'envie, Paris, Grasset, 1990.
Quand ces choses commenceront..., Paris, Arléa, 1994.
The Girard Reader, New York, édité par James Williams, Crossroad, 1996.
Je vois Satan tomber comme l'éclair, Paris, Grasset, 1999.
Celui par qui le scandale arrive, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.
La voix méconnue du réel, Paris, Grasset, 2002.
Le sacrifice, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003.
Les origines de la culture, Paris, Desclée de Brouwer, 2004.
Achever Clausewitz, Paris, Carnets Nord, 2007.
Anorexie et désir mimétique, Paris, Editions de L'Herne, 2008.
La conversion de l'art, Paris, Carnets Nord, 2008.